

Mettre en place une discussion qui ne soit pas un simple débat d'idées



Pourquoi aborder des questions d'opinion, de société, de laïcité avec un groupe d'apprenants ? Quels peuvent être les objectifs ? Quelles sont les grandes lignes de la posture nous permettant d'offrir un cadre bienveillant et pourtant exigeant à ces discussions, sans pour autant imposer nos idées ? Quelques principes épistémologiques peuvent nous aider à répondre à ces questions.¹

Par Véronique DELILLE

¹ Je parlerai ici depuis le contexte français. Il est donc possible que les questions posées dans l'article soient moins prégnantes en Belgique, nos sociétés étant proches sur nombre de valeurs mais se distinguant cependant de par leur histoire politique, sociale et juridique.

Pourquoi aborder des questions d'opinion ?

Dans les groupes d'apprenants, tout comme dans la plupart des milieux professionnels, les membres se côtoient sans s'être choisis. Bien souvent, le groupe rassemble des personnes venant d'horizons très variés (pays d'origine, cultures, religions, catégories socioprofessionnelles, urbains et ruraux, etc.). Leur point commun principal – motivant la volonté d'apprendre – est une difficulté à s'exprimer, à comprendre et se faire comprendre à l'écrit pour certains, dans la langue du monde qui les entoure à présent pour les autres. La dynamique de groupe est donc loin d'aller de soi dans ces groupes, où l'évidence et l'habitude de chacun peuvent être étrangeté pour l'autre.

Dans ces conditions, on pourrait choisir de ne pas aborder les questions d'opinion, afin de ne pas fragiliser encore cette dynamique de groupe. Cependant, on ferait alors l'impasse sur l'acquisition d'un vocabulaire spécifique et de compétences réflexives, communicationnelles et argumentatives qui permettraient aux apprenants de participer pleinement à ces discussions, et donc à la vie sociale, dans d'autres groupes auxquels ils appartiennent déjà ou dans lesquels ils souhaiteraient s'impliquer (parents d'élèves, relations avec les collègues et l'employeur, groupes de riverains, associations, consommateurs, vie culturelle et sportive, etc.). D'autre part, l'appropriation par les apprenants des valeurs qui tissent la trame sociale du pays d'accueil relève aussi de la mission du formateur. Il y a souvent, dans nos actions, une vision politique : nous visons aussi à une plus grande inclusion et participation de tous à la vie de la cité. Les libertés d'expression, de culte, d'opinion sont autant de valeurs démocratiques qui nécessitent d'être exercées pour être transmises.

Nous choisissons aussi parfois de sortir ces questions des sphères de la formation pour une toute autre raison : la peur de ne pas réussir nous-même à les aborder avec neutralité, de mélanger dans nos enseignements le *comment répondre* avec le *quoi*, d'embrigader, en somme. En faisant ce choix, on ne fait souvent que déplacer le problème. En effet, les apparitions de ces questions se multiplient dans le champ des politiques partisanes ou lors de mises en débat médiatiques, avec parfois tout ce que le débat peut receler de manipulations, d'informations tronquées, de questions mal posées. Dans

le même temps, les analyses mesurées et nuancées relatives aux questions d'opinion ne sont guère accessibles à tous. Elles sont le plus souvent présentées dans des articles écrits, longs, lettrés.

Ainsi, pour éviter des effets de fabrique de l'opinion, d'endoctrinement, d'imposition de nos propres idées – risques réels à ne pas négliger dans tout rapport pédagogique –, on n'aura rien proposé pour faire barrage aux tentatives de manipulation. Il nous faut donc nous outiller, afin de proposer aux apprenants les conditions dans lesquelles ils pourront s'outiller eux-mêmes. Les discussions philosophiques proposant un cadre épistémologique peuvent fournir bon nombre de clés pour entrer dans ces questions avec, pour enjeu, l'analyse, la réflexion et la compréhension plutôt que la rhétorique, le rapport de force dans l'expression de soi et la conviction.

Mais pourquoi y a-t-il (encore) des questions sans réponse ? Et pourquoi les discuter avec les apprenants si elles sont sans réponse ? Ou si nous n'avons pas de réponse ? Ou si notre réponse n'en est qu'une parmi d'autres ?

En dépit de nos différences, il y a des principes ou des faits qui semblent universels : la découverte des lois de la gravitation, qui s'appliquent non seulement partout sur le globe terrestre, mais également au-delà de celui-ci, en est un exemple fascinant : une même loi a permis d'expliquer la pomme qui tombe de l'arbre, la rotation de la Terre autour du Soleil, et le mouvement de la Lune autour de la Terre. Il y a donc des questions très vastes, qui dépassent l'imagination, et qui ont pourtant trouvé des réponses universellement valables, acceptables². Il y a aussi, en dépit de réponses, d'hypothèses, de postulats très variés, des questions qui traversent l'humanité dans son entier. Cette tendance à poser des questions qui dépassent les limites de notre raison, à

² Même si ces réponses sont toujours susceptibles d'être affinées, modifiées, voire bousculées par des recherches ultérieures, on peut s'accorder sur des démonstrations et des principes qui, pour toujours perfectibles qu'ils soient, vont être considérés, jusqu'à preuve du contraire, comme les plus efficaces et les plus fiables à expliquer et à décrire le monde qui nous entoure, et donc comme les plus recevables.

nous interroger sur ce qu'on ne connaît pas encore ou sur ce qui semble inconnaissable, est un trait humain dépassant les cultures et les traditions. Et elles ne sont pas le signe de l'ignorance, mais d'un appétit de comprendre nourri par la connaissance. Blaise Pascal, un philosophe du XVII^e siècle, proposait une image pour expliquer ce paradoxe : plus on connaît, plus on se pose de questions sans réponse. Si on se représente l'accroissement de nos connaissances personnelles ou des connaissances humaines comme une bulle qui enfle – où l'intérieur de la bulle est le savoir, et la surface de la bulle l'inconnu –, on comprend que plus le champ de la connaissance augmente, plus augmente avec lui la surface de l'inconnu. Parce qu'en apprenant, nous augmentons notre capacité d'imagination, nous affinons les processus de recherche efficaces et développons par là-même notre capacité à questionner, à investiguer, nous resterons toujours environnés d'inconnu, de questions non encore tranchées ou de questions dont les réponses se revisitent à l'aune de nouveaux savoirs acquis.

Discuter de questions sans réponse univoque satisfaisante avec les apprenants permet selon moi d'appliquer un principe qui me semble partagé dans le champ de la formation. L'apprentissage se fait tout au long de la vie : nous sommes donc, tous, toujours, et sachants et ignorants à la fois. Mettre en place des échanges réflexifs ou discussions philosophiques permet de mettre ce principe en action, et de le vivre avec les apprenants. Nous devenons cochercheurs dans ces questions. Cependant, nous avons déjà pointé les risques de présenter, voire d'imposer notre opinion comme la plus recevable, ou qu'elle soit, malgré nous, perçue comme supérieure aux autres à cause de notre statut de formateur. Il nous faut donc quelques outils avant de nous lancer ou d'accepter d'entrer dans ces discussions.

Départager ce qui relève du savoir de ce qui relève de l'opinion. Distinguer le vrai, le faux et l'indémontrable

L'**épistémologie** est le champ de la philosophie qui s'attache à déterminer pourquoi et comment nous savons ce que nous savons, et tâche de départager ce qui relève de la connaissance, du savoir d'une part, de ce qui relève de la foi ou de l'opinion d'autre part. Ces outils sont donc précieux ici. Et si nous

avons, lors de ces discussions, un savoir à transmettre, il est d'ordre épistémologique: il est dans le savoir chercher, dans le processus, et non dans la réponse, dans l'opinion.

Historiquement, c'est avec les sciences expérimentales qu'apparaît de fait un matérialisme méthodologique qui ouvre un espace laïc. On va définir comme savoir, non ce qui est cohérent avec l'interprétation de textes religieux, mais ce qui est cohérent avec ce qu'on peut attester matériellement, avec ce que nos sens et notre expérience perçoivent du monde qui nous entoure. Les questions métaphysiques, par essence, sortent du champ de ce que l'on peut démontrer matériellement, puisqu'elles mobilisent des êtres immatériels, des éléments transcendants, inconnaisables, ne répondant pas toujours à une logique intelligible par la raison humaine ou dépassant le champ de l'expérience. On ne peut pas démontrer matériellement l'existence d'une vie immatérielle après la mort par exemple. Mais on ne peut non plus jamais démontrer matériellement l'inexistence d'une chose immatérielle: on peut seulement conclure à son absence de manifestation matérielle. On ne se propose donc pas de trancher ces questions, elles ne relèvent pas du domaine du savoir scientifique, du vrai et du faux, seulement du domaine du possible, de l'indémontrable. Chacun va, sur ces questions métaphysiques, pouvoir formuler des hypothèses et des raisonnements, qui pour cohérents qu'ils puissent être, recèlent, dans leur principe même, un indémontrable.

Un **matérialisme méthodologique** exprime exactement cela: on ne nie pas la possibilité de l'existence d'êtres immatériels, on fait seulement preuve d'humilité en acceptant que l'on ne peut prétendre au vrai ou au faux avec des notions qui défient ce que l'on peut matériellement attester et donc prouver, vérifier, partager. Une explication métaphysique pour l'inconnu est tout à fait acceptable comme réponse personnelle, comme opinion. Elle ne constitue pas une réponse scientifique partageable, sinon les sciences cessent tout bonnement d'exister. En effet, pour chaque phénomène non encore expliqué, la réponse métaphysique – un être, une force, une providence, une énergie, un inconnaisable – pourrait alors être invoquée. Or, historiquement, nous savons que des phénomènes inexpliqués antérieurement ont trouvé des explications matérielles recevables et fertiles pour tous, quelles que soient nos choix métaphysiques.

De ce **contrat laïc du chercheur**, on peut s'inspirer et reprendre quelques règles de base pour permettre un échange constructif entre personnes qui, tout comme les scientifiques, ne partagent pas les mêmes positionnements métaphysiques personnels, mais se ménagent un espace et un cadre de travail qui doivent être acceptables pour tous. Premier élément que nous fournissons donc l'épistémologie : **un énoncé non démontré ne peut prétendre à la vérité**. Mais sa résistance à la démonstration **ne prouve** cependant **pas sa fausseté non plus**. **Un énoncé sans démonstration valable, relève de la foi, de l'opinion : il n'est ni vrai ni faux**.

Des erreurs courantes de positionnement ou de raisonnement nous mènent parfois à prétendre à la vérité avec des énoncés bien trop friables. Cependant, c'est une erreur très courante aussi de penser que, si on prouve que la démonstration de l'autre est incomplète ou fautive parce qu'elle recelait un élément faux, on a prouvé que sa conclusion était fautive elle aussi. En effet, on peut, malgré une démonstration bancal, conclure à un énoncé qui est vrai.

Pour illustrer cette vérité contrintuitive, j'utilise souvent un **paralogisme**, c'est-à-dire un raisonnement apparemment logique mais faux. Le voici : Sachant que tous les chats portent des moustaches, et que Jean Rochefort porte des moustaches, je pourrais être tenté de conclure que Jean Rochefort est un chat. Ce paralogisme nous apparaît assez clairement comme tel. En effet, comme nous le savons intuitivement et comme nous l'enseigne Aristote dans l'*Organon*, un raisonnement correct ne peut pas aboutir à une conclusion fautive. Or, sachant Jean Rochefort humain, nous n'avons pas de mal à voir que le raisonnement est bancal. Pourtant, sachant que tous les chats portent des moustaches, et que Mimine porte des moustaches, je suis tout aussi tenté de conclure que Mimine est un chat. Cette fois, la conclusion est vraie, c'est-à-dire qu'elle est cohérente avec notre expérience du réel. Mimine est bien un chat. Mon raisonnement, qui n'est que la réplique du précédent, n'est pas meilleur, il est toujours erroné ; il aboutit pourtant ici à une conclusion vraie. La découverte de cette conclusion vraie relève du hasard et non de la démonstration. Mais cela montre que, quelle que soit la thématique, si quelqu'un fait une démonstration bancal avec une conclusion qui me paraît fautive, je ne peux pas, de la faiblesse de la démonstration, déduire la fausseté

de la conclusion ; je peux seulement déduire que cette conclusion appartient au champ de l'opinion, de la foi, puisque non démontrée.

Cet exemple simple et trivial nous permet de déduire une **règle quant à la posture à adopter** par chaque participant, tout comme par l'animateur. Pour qu'une discussion sur les questions de religion, de laïcité, ou sur toute thématique sociale ou politique, ait une chance d'être exigeante et respectueuse : *nous n'avons pas à juger les conclusions des personnes, nous nous engageons en revanche à évaluer le raisonnement*. C'est la valeur du raisonnement qui détermine si on peut prétendre à la vérité ou si on est face à l'expression d'une conviction, d'une opinion, qu'on peut investir personnellement très fortement, mais pas imposer aux autres comme vérité.

Clarifier les objectifs : postures et engagements

Accepter de s'engager dans une recherche plutôt que de prendre tribune

Les discussions que nous proposons de mettre en œuvre ont des caractéristiques spécifiques. Contrairement à l'habitude sur ces questions, il ne s'agit pas de prendre la parole pour convaincre les autres ou se convaincre, mais pour se comprendre, pour découvrir ce qui fonde notre vision du monde. *Chacun s'engage à être de bonne foi*, c'est-à-dire à ne dire que des choses qu'il pense vraiment, ou à mettre ce dont il n'est pas certain sous forme d'hypothèse qu'il est prêt à explorer. La bonne foi va jusqu'à ne pas passer sous silence des éléments que nous connaissons et qui viennent faire grain de sable dans les rouages de notre démonstration. Car *explorer une hypothèse*, c'est **l'étayer par des exemples**, pour illustrer qu'elle décrit bien quelque chose de réel, mais c'est aussi *rechercher les contrexemples* qui viendraient limiter son champ de validité. Ce qui me semble valable grâce à mon expérience personnelle, grâce à des exemples, peut n'être valable que dans un contexte particulier que je n'ai pas vu comme particulier parce qu'il est mon cadre habituel. On illustre souvent cela en épistémologie avec l'histoire (pas tout à fait historique, mais pédagogique) du cygne noir. Après avoir recueilli de multiples exemples, on a, longtemps en Europe, validé et pensé « savoir universel » que les cygnes adultes étaient blancs. Malheureusement, suite à la colonisation de l'Australie au XVIII^e siècle, on a été forcé de reconnaître que

cette loi n'était pas valable universellement puisqu'elle ne s'appliquait pas dans cet endroit du monde qui était auparavant hors de l'expérience européenne. Il faut donc chercher nos contrexemples, et faire appel aux autres, qui ont un cadre de vie ou de pensée différent pour avoir accès à toutes les données. Nous avons tendance à penser universelles des expériences qui ne sont que locales, nous avons également tendance à voir comme spécifiques à nous-même ou à notre groupe des choses qui sont pourtant universelles...

Il faut une certaine humilité : lorsque l'on cherche, on découvre très souvent que ce qu'on pense, fermement, ce dont on est persuadé et convaincu, n'est pas nécessairement bien étayé, ou pas assez nuancé au départ. C'est là le signe d'un progrès que l'exercice de la discussion rationnelle, entre personnes d'avis différents, peut apporter. Il est donc bien naturel de ne pas avoir ces résultats avant l'exercice.

Ainsi, on s'engage tous à *accepter de revoir notre degré de prétention à la vérité. On s'engage dans un processus autocorrectif.* On accorde donc également à l'autre la place pour le faire. Si on voit la discussion comme une recherche, il est normal et même souhaitable que des affirmations se déplacent. Il ne s'agit pas d'avoir le dessus, d'avoir raison : il s'agit, ensemble, d'arriver à des énoncés plus précis, plus cohérents avec la réalité qui nous entoure, telle que nous la percevons et pouvons la décrire. On ne piège pas les interlocuteurs en soulignant un changement de position, appuyé sur des éléments rationnels nouvellement apparus pour la personne, comme une faille, un manque de discernement ou une inconstance. C'est un aboutissement normal et souhaitable d'une recherche. C'est là la démarche même de la science, c'est le dialogue entre pairs qui fait avancer, autocorriger, préciser, qui stimule, nourrit. Le constat inverse, finir la discussion en n'en tirant aucune information ou élément nouveau, sans avoir l'impression d'avoir modifié sa pensée, serait bien plus préoccupant. Modifier sa pensée, c'est la possibilité de changer totalement de point de vue, mais aussi et plus souvent, préciser sa pensée, découvrir des étayages, nuancer certains points. C'est parfois juste troquer une prétention à la vérité contre l'expression d'une croyance, la profession d'une foi, qui peut être ou non très investie personnellement, mais que l'on ne pourra jamais imposer à tous, faute d'une démonstration entièrement rationnelle et expérimentale.

Comprendre et être compris plutôt que persuader ou s'exprimer

Il ne s'agit pas de persuader mais de *comprendre et d'être compris*, ce qui n'est pas la même chose. Je peux mieux comprendre ce que pense une personne quand elle m'expose ses raisons, même si je ne partage pas ses postulats de départ, ses indémontrables. Il *ne s'agit donc pas seulement de s'exprimer* : si on n'applique aucune exigence rationnelle, dans la discussion risquent de figurer des énoncés qui paraîtront absurdes à certains. C'est une erreur dans laquelle on tombe souvent en pensant exercer alors un principe démocratique : on laisse chacun dire ce que bon lui semble, on applique la liberté d'expression. Mais il faut alors accepter le corollaire : s'il y a une liberté totale d'expression, il faut qu'il y ait aussi une liberté totale d'écoute... Si on veut un réel échange, si on veut non seulement s'exprimer mais être entendu (et pas seulement être écouté plus ou moins poliment), l'expression nécessite un effort tourné vers l'autre. Il faut donc que chacun *s'engage à tenter de démontrer rationnellement ce qu'il pense ou affirme, et que chacun tâche de départager ce dont il est intimement convaincu de ce qui lui semble être prouvé ou faire preuve*. Sur les énoncés non démontrés, je peux faire part de mon intime conviction, mais pas demander l'assentiment des autres. Je peux cependant tenter d'énoncer ce qui, dans les éléments matériels, expérimentiels qui m'entourent, m'amène à penser cela. Je peux également faire part de mes principes, de mes choix métaphysiques indémontrables ou que je ne peux démontrer faute d'informations, en explicitant les raisons de mes choix. Je peux, tout en disant que je ne peux pas démontrer par manque de preuves tangibles, dire pourquoi je tranche personnellement pour une position ou pour une autre. Chacun s'engage à expliquer de son mieux son point de vue, à *produire ses raisons*. L'exercice est ardu, car nos certitudes reposent très souvent, lorsqu'on les interroge, sur des évidences qui nous paraissent difficiles à mettre en mots, même dans notre langue maternelle.

Autre règle ici, qui découle de nos difficultés à expliquer nos évidences : chacun s'engage à toujours *entendre le propos de l'autre sous son meilleur jour*. Quand quelqu'un prend la parole, je pars du principe que cette personne est rationnelle, et que, si ce qu'elle dit ne fait pas sens pour moi, c'est que je n'ai pas compris ou qu'un élément de sa chaîne de raisonnement ne m'apparaît

pas encore. Il s'agit donc de laisser à chacun le temps de déployer cette chaîne de raisonnement, de lui faire confiance sur le fait qu'il y a forcément des éléments qui l'ont convaincu, qui peuvent donc être convaincants, même s'il existe toujours un décalage entre convaincant et démontré. À nouveau, je peux être convaincu de choses fort peu probables sans qu'elles soient pour autant fausses. De même, avoir de bonnes raisons de penser quelque chose ne fait pas qu'on a forcément raison, qu'on peut prétendre à la vérité. La production de nos raisons, qu'elles soient personnelles ou partageables par tous, atteste que l'on est engagé dans un processus rationnel, que l'on n'est donc pas fou, que l'on a quelque chose à partager rationnellement.

Déjouer quelques pièges issus de l'habitude : vérifier si les mots que nous utilisons ont une définition cohérente avec l'usage qu'on en fait

Nous avons tendance à faire appel à des catégories très générales pour penser le monde qui nous entoure. Ces catégories, très englobantes, assurent une certaine économie de l'esprit, ce qui est, au quotidien, très pratique et très efficace. Toutefois, lorsqu'on s'engage dans des discussions plus investies émotionnellement et socialement, ces catégories ou concepts flous issus de généralisations hâtives constituent tout autant de pentes savonneuses si notre objectif est d'avoir une discussion factuelle, exigeante et mesurée. Tous les stéréotypes relèvent de cette catégorisation hâtive. S'il est vrai que les Allemands ont plus tendance que d'autres Européens à porter des chaussettes dans leurs sandales, je ne peux pas conclure qu'une personne portant sandales et chaussettes est allemande, ni qu'une personne sans chaussettes dans ses sandales n'est pas allemande, ou en tout cas pas *une vraie*...

Dans le même registre, nous héritons parfois de notions floues, mal définies, mais qui sont tellement entendues qu'elles semblent décrire quelque chose de réel et précis. Par exemple en France, nous entendons beaucoup parler de « Français issus de l'immigration ». En n'examinant la notion que sous son aspect factuel, sans faire l'analyse de la vision du monde dont elle peut témoigner, on se retrouve face à au moins deux problèmes. La notion ne précise pas à partir de combien de générations on cesse d'être considéré comme

« issu de l’immigration ». Le critère d’appartenance à cette catégorie est donc flou : on ne sait pas factuellement quelles sont les personnes qui entrent ou n’entrent pas dans cette catégorie. Autre problème : l’utilisation de la notion semble définir un champ plus restreint que celui annoncé. On remarque que, lorsqu’on parle de « Français issus de l’immigration », on fait rarement référence aux Français dont les ascendants sont ou étaient Européens. Si la notion ne recouvre pas tous les pays d’immigration, il faudrait alors le préciser, et préciser en quoi une telle catégorisation se justifie.

Cet exemple pour montrer qu’on peut, sous un mot omniprésent, utilisé par tous les bords politiques, avoir un concept si mal défini que la réalité et l’unicité de ce qu’il décrit ne sont pas garanties. Un autre exemple : le Chinois dont on parle communément est tout aussi chinois que thaï, japonais, etc., ou belge dont les ascendants sont chinois, thaïs, etc. Le concept est une définition administrative, mais il ne correspond pas du tout à l’usage qui est fait du mot. *S’attacher à définir des mots, même quand ils sont courants*, même quand on sait tous de quoi on parle, peut ne pas être du tout superflu.

On a également tendance à voir les monothéismes comme des monolithes. On parle de l’islam comme s’il n’était qu’un, du judaïsme comme s’il n’était qu’un. Sans doute parce qu’en France, comme en Belgique, le catholicisme étant largement majoritaire au sein des christianismes, on a tendance à réduire le christianisme au catholicisme. Or, il y a pour le christianisme – comme pour les autres monothéismes – différentes interprétations des mêmes textes, différents cultes, différents dogmes : orthodoxes, catholiques, anglicans, protestants, évangélistes, témoins de Jéhovah, etc. On applique très souvent cette lunette, pensant alors qu’il n’y a qu’un islam, qu’un judaïsme, oubliant les schismes internes qui ont ponctué et sont constitutifs de l’histoire de chacune des religions.

Cette confusion n’est pas sans conséquence lorsque, dans la presse, chez nous ou chez les apprenants, elle est combinée à un **biais de raisonnement** commun à tous les humains : nous avons tous, toutes thématiques confondues, tendance à confondre *représentativité* et *visibilité*. En somme, on a tendance à considérer que ce que l’on voit est représentatif. Or une chose peut être la plus visible parce que la plus représentée, la plus fréquente, et donc la plus représentative. Mais cette chose peut aussi être la plus visible parce que

la plus étonnante, la plus inattendue, la plus décalée par rapport à l'habitude, donc la plus rare dans une population... Toutes religions confondues, les fondamentalistes sont en général très visibles dans nos sociétés, parce qu'ils portent des signes voyants et spécifiques à leur appartenance religieuse. On n'a donc pas de mal à identifier, sans se tromper, leur confession. On a par contre tendance à associer toutes les personnes qui appartiennent à la même religion à ces personnes dont l'apparence nous marque. Ainsi, quand je vois un homme porter la kippa, un costume cravate, la barbe, etc., je ne me trompe pas en me disant que cet homme est de confession juive. Par contre, j'ai tendance à penser que tous les juifs s'habillent de façon aussi traditionaliste, et je me trompe ici. Même chose pour les musulmans. Il y a plusieurs courants dans l'islam : ce n'est pas parce que le salafisme est l'islam le plus médiatisé qu'il est plus représentatif ou même qu'il est majoritaire.

En résumé

En résumé, mettre en place ou participer à des discussions sur des thématiques d'opinion ayant pour objectif la réflexion et la compréhension nécessite, de la part de chacun, des engagements qui sont loin d'être ceux du débat télévisé. Je ne cherche pas à faire du spectacle, à tirer les idées jusqu'à ce qu'elles s'affrontent. Je ne m'engage pas non plus à être d'accord avec tout et tout le monde : un consensus de façade n'a pas d'intérêt. Nous n'avons pas à avoir les mêmes opinions ; par contre, nous devons nous entendre sur ce qui, dans la vision du monde de chacun, peut prétendre à la vérité ; nous devons nous entendre sur les critères qui permettent de distinguer les arguments tangibles et vérifiables de ce qui est et demeurera un postulat, un pari, une opinion. Ici, chaque participant s'engage à être de bonne foi, à revoir son point de vue ou sa prétention à la vérité lorsque des éléments nouveaux lui apparaissent, à donner ses raisons. Chacun s'engage à définir les termes qu'il emploie, à vérifier qu'il y a bien, sous chaque mot, chaque idée, une réalité qui lui correspond. Chacun s'engage également à essayer de comprendre pourquoi l'autre fait ou pense comme il le fait. Il s'agit, en découvrant les raisonnements des autres, de voir chacun d'entre nous comme un être rationnel, ayant fait des choix métaphysiques ou sociétaux que l'on peut expliquer,

et non comme un fou ou un pantin. Il nous semble qu'en suivant ces principes, nous avons là une base pour une discussion réellement démocratique, c'est-à-dire plurielle, dissonante pourquoi pas, mais pour autant précise, exigeante, axée sur la compréhension et non sur le spectacle et l'indignation, respectant les personnes tout en rejetant les idées fausses, ou non démontrées, présentées comme recevables, voire indiscutables.

Véronique DELILLE

Asphodèle – Penser/ouvrir

(branche « atelier philosophique » d'Asphodèle)

<http://penserouvrir.com>

Voir aussi la synthèse de l'intervention de Véronique Delille au colloque de Lire et Écrire, *Débattre, argumenter, philosopher avec des apprenants en alphabétisation : oui bien sûr!* (22 janvier 2015):

Mettre en place une communauté de recherche philosophique avec un public FLE, IRILL, alpha

Téléchargeable à la page:
www.lire-et-ecrire.be/Actes-du-colloque-Debattre